Catherine Gillet : Graver la vie

Laurence Paton

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/506>

DOI : 10.4000/estampe.506

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 56-62

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Laurence Paton, « Catherine Gillet : Graver la vie », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 255 | 2016, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/506> ; DOI : 10.4000/estampe.506

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

CATHERINE GILLET : GRAVER LA VIE

Laurence Paton

Le mot *vie* est sans doute un de ceux qui reviennent le plus souvent dans la conversation de la buriniste Catherine Gillet lorsqu'elle parle de son travail.

Recommencer à graver en 1998, à trente-huit ans et après une interruption de dix ans, était ainsi pour elle « un enjeu vital », tant elle met son existence en jeu dans ses gravures : « Il ne s'agit pas juste de tracer des traits, mais d'être à l'écoute de ce qu'on a en soi, au plus près des émotions ressenties, des souvenirs enfouis »¹.

À observer son atelier installé pour l'instant sous la belle charpente de sa maison de Dreux et où sont agrafées et collées un peu partout des notes – « Archéologies intimes », « Divagations », « Lignes de partage », « Turbulences » –, pour se souvenir des idées qui passent, on comprend mieux tout ce que recèle ce mot *vie* : une quête en phase avec les états d'âme et les mouvements intérieurs infimes ou vertigineux, avec ce qui advient au fond de soi et qu'elle ne peut saisir qu'au terme d'une alchimie mystérieuse et méditative entre la main, le burin, la plaque de cuivre, les encres et la presse.

Née en 1960 au Blanc dans l'Indre, nom que d'aucuns jugeraient prédestiné pour qui choisira de s'adonner à l'estampe en noir et blanc, Catherine Gillet dessine depuis son plus jeune âge. Après avoir obtenu un bac scientifique, elle intègre l'Institut d'arts visuels d'Orléans (aujourd'hui ESAD) avec l'objectif d'acquérir rapidement une formation en illustration et communication. Mais plus attirée par les arts, elle choisit finalement de s'initier à la gravure, dont elle aime le côté en volume, avec Yves Carreau, peintre dessinateur et graveur, qui, dans son atelier, en enseigne les bases. La rencontre de ce passeur exigeant et discret est déterminante. Avec lui elle apprend toutes les techniques de la taille-douce et de la taille d'épargne.

D'emblée le burin, qui accroche la matière et sous la lame duquel la main sent le cuivre résister, lui semble le plus apte à traduire en traits la complexité contradictoire des moments intimes, qu'il s'agisse des grandes envolées violentes ou des finesses légères. « Toutes les techniques sont intéressantes, mais je n'arrive à travailler qu'avec le burin », résume-t-elle aujourd'hui. Ses premières plaques, ou du moins celles qu'elle revendique comme telles, les autres n'étant pour elle que des ébauches, révèlent déjà cette fracture intérieure : ainsi en est-il d'*États duels* (1985-86), suite de vingt-quatre estampes de petit format montrant des formes rondes hérissées de filaments, séparées

1. Entretien avec Catherine Gillet le 13 avril 2016.

III. 1. *Avant, l'approche douce et dure*, de la suite « *Champ de peau* », 10 gravures au burin, cuivre 105 x 174, 2000.

en deux par une ligne d'un noir profond. Cette tension, ce contraste entre l'ombre et la lumière, sera une constante dans son œuvre, qu'il soit dessiné ou gravé.

Après avoir créé un atelier-galerie associatif et participé à plusieurs expositions à Strasbourg et à Paris, elle arrête la gravure pendant dix ans, pour se consacrer à son activité professionnelle très prenante de graphiste illustratrice, puis de designer textile, et fonder une famille. Mais elle ne cessera jamais de dessiner.

Même si elle se demande, lorsqu'elle fait le choix de se consacrer totalement

à son art en 1998, si elle « aura toujours quelque-chose à dire », force est de constater que, pour surmonter tous les obstacles s'opposant à cette décision, elle devait être poussée par une nécessité intérieure d'une force peu commune. Cette angoisse de la plaque blanche ne dure pas longtemps, tant l'afflux d'images emmagasinées pendant ces dix ans est important – « ce que j'avais vécu pendant tout ce temps, c'était une nourriture ». Les encouragements ne se font pas attendre : en 2000, elle reçoit le prix Lacourière, pour *Dormeurs*, suite de cinq estampes montrant des os couchés inspirée par la lecture de l'ouvrage *La Ligne âpre* de Régine Detambel, kinésithérapeute de formation et écrivain, dont chaque chapitre est consacré à un os du corps humain. L'année suivante, *Champ de peau*², série de dix gravures, est sélectionnée pour le prix Grav'X. Autant dire que le corps dans tous ses états – côté squelette et minéral versant gravures, côté chair et tactile versant dessins – est une des sources premières de son inspiration. *Champ de peau* se décline également en sept pastels sur papier japon, *Vers ailleurs*, *Dans le tiède*, *À la frange...*

En 2002, Catherine Gillet fait la connaissance de Louis-René Berge à l'occasion de l'exposition *Le burin selon chacun*, qu'il organise à l'espace Saint-Martin, à Paris. Son burin très personnel – traits en vagues légères, ombres projetées, silhouettes – et son exigence d'artiste travaillant « au plus près de ce qu'il doit

2. *Champ de peau*, suite de 10 gravures au burin, 20 exemplaires, 2001. En parallèle, *Champ de peau*, dessins encadrés, pastels, lavis, pierre noire sur papier japon, 2001.

III. 2. *Le Dénuement*,
burin, cuivre 445 x
360, feuille 650 x 500,
édité par la société des
Peintres-Graveurs,
120 exemplaires et
XV épreuves d'artiste,
2015.

III. 3. *Membrane des
jours*, suite de trois gra-
vures au burin, cuivre
360 x 155, feuille 640
x 400, 30 exemplaires,
2013-2014.

faire » sans chercher à plaire, influenceront profondément la graveuse. Jusqu'à la disparition de Berge en 2013, le dialogue ne cessera pas entre ces deux artistes de génération différente éprouvant la même passion pour un outil qui demande rigueur et discipline – pas de retour en arrière possible, pas de droit à l'erreur, « une gymnastique très plaisante » souligne-t-elle. Avec un groupe composé, entre autres, de Dominique Aliadière et de Joël Roche, ils réfléchissent à la question « pourquoi grave-t-on au burin ? ». Catherine Gillet et Louis-René Berge seront également réunis par le même désir de promouvoir l'estampe au sein de Manifestampe, fédération regroupant les acteurs de l'estampe, dont Catherine Gillet, qui, au fur et à mesure de son parcours s'engagera de plus en plus dans la vie associative notamment au sein de Graver maintenant et Le Trait-graveurs d'aujourd'hui, est aujourd'hui présidente.

Cet œuvre couronné de nombreux prix, le dernier en date étant en février 2016, le prix Paul Gonnand de la Fondation Taylor, et exposé régulièrement en France et à l'étranger, est riche aujourd'hui de près de deux cents burins, et plus d'une trentaine de dessins encadrés ou marouflés sur toile, qui se présentent le plus souvent en séries, notamment pour les estampes, et sont toujours accompagnés d'un titre : comme *Infimes*, *Préludes*, *Interstices*, *Fleurs de l'âge*, *Les Absents*, *Pensées liquides* pour les gravures; ou *Calme*,

Lisse, *Doux* pour les dessins, exécutés sur des papiers japonais fins et veloutés comme une carnation, « métaphores d'un corps habité de joies et de douleurs mêlées »³.

Sauf exception – notamment pour les œuvres du début comme *Dormeurs*, et, dans une moindre mesure tant les cadrages donnent à voir une autre réalité, pour *Champ de peau* – le propos n'est pas figuratif. Il donne à voir des formes inconnues, très compactes (*Le Dénueement*, *Vestiges*) ou évanescentes comme un vol d'oiseau (*Au bord de tout*, *Au fond de soi*, *Né de cet instant*), des arabesques gracieuses (*La Surprise de vivre*, *LAPS/ vivant*), des spirales liquides (*Écumes*), des filaments fragiles qui semblent tenir le monde de leur fil arachnéen (*L'Espace d'un instant*, *Ce qui advient*, *Préludes à l'oubli*), mais également des fractures, des béances, gravées à grands mouvements ou petites touches.

C'est un travail sur les métamorphoses de la matière : la douceur mousseuse côtoie le minéral le plus dur, la buée la plus vaporeuse la météorite la plus compacte. À l'image des turbulences intérieures, son art se déploie sur deux registres, l'infiniment petit et l'infiniment grand, les larges envolées et les finesses microscopiques. Il nous fait entrer dans un univers encore malléable, celui qu'on imagine être des premiers jours avec des dépressions comme des béances, des explosions de joie et des rocs de sérénité : un « rêve de la genèse » qui

3. Catherine Gillet « Démarche », *Lisières du temps*, 2014.

III. 4. *LAPS/l'Élan*, burin, cuivre, 445 x 110, feuille 650 x 315, 20 exemplaires., 2016.

nous fait accéder «aux préliminaires de ce qui existe», écrit Alexis Gloaguen⁴. Regardant les formes nouvelles jaillies de l'imagination de l'artiste, comme cette *Membrane des jours* qui semble en apesanteur dans le vide intersidéral et dont on croit presque entendre le souffle, des milliers d'images nous viennent à l'esprit. C'est une gravure habitée qui procure au spectateur ce plaisir précieux d'être happé lentement, mais sûrement, dans le monde de l'artiste grâce aux innombrables subtilités d'une palette graphique très expressive : plus on regarde les estampes de Catherine Gillet, plus on est séduit par le tremblé d'une ligne qui semble toute simple mais qui, à y voir de très près, est faite d'une multitude de points, ou par des dégradés du gris foncé ou gris clair en passant par le bistre, ou encore par la diversité des matières qui parfois semblent aussi douces qu'une patte de chat ou que la mousse d'un sous-bois.

Ici le burin, prolongement de la main, est conçu comme une écriture. Creusant le cuivre, la lame déroule le fil de la pensée qui se matérialise en traits. Ce temps de la création est souvent accompagné de mots apparemment sans aucun rapport avec les formes tracées, mais qui permettent à l'artiste de trouver le rythme juste et sont pour elle autant d'indices sur ce qui se passe. Elle les note, comme on saisit une idée au vol pour ne pas la laisser s'échapper, se constituant ainsi un réservoir de titres dans lequel elle puisera une fois l'œuvre achevée. Mais, à l'en croire, ces deux registres, traits gravés et langage, s'ils coexistent, sont complètement indépendants.

N'en reste pas moins que cette attention aux mots qui viennent pendant qu'elle grave lui est tout-à-fait spécifique, et montre que son travail se rapproche d'un art poétique, comme en témoignent également ces subtils jeux d'écho entre images et titres, la volonté affirmée de saisir sur le cuivre l'éphémère des sensations et la profondeur des émotions, de capter l'indicible, d'aller

4. Alexis Gloaguen, poète et écrivain, mars 2008, in *Lisières du temps*, 2014.

III. 5. *Fleur de l'âge (3)*,
burin, cuivre 360 x
320, feuille 650 x 550,
30 exemplaires, 2009.

au fond de l'inconnu. Jusqu'à cette volonté de tout dire, d'épuiser en quelque sorte le sujet jusqu'à lui faire rendre gorge. Ajoutons que son travail se nourrit pour une large part de l'œuvre d'écrivains comme, Le Clézio, Merleau-Ponty, Annie Ernaux, ou Régine Detambel dont l'ouvrage *La Ligne après*⁵ consacré aux os du corps humain et découvert par hasard en librairie correspondait si bien à ses Dormeurs qu'elle réalisa avec quelques phrases de ce texte un livre d'artiste, inédit jusqu'à ce jour. Mallarmé, Alexis Gloaguen et Claude Pujade-Renaud lui ont également inspiré des livres d'artiste⁶.

Le charme étrange et si prenant des images inspirées qu'elle nous livre après un lent processus de création qui s'apparente à un rituel, tient sans doute pour une part à ce cousinage avec l'écriture, son « burin-stylo » renouant ainsi avec l'antique parenté de la gravure et de l'écriture.

Au fil des années, Catherine Gillet a en effet mis au point un système bien rôdé, de la gravure à l'impression. Le travail sur la plaque est divisé en deux phases. Il s'agit tout d'abord de tracer sur le cuivre une sorte de composition, comme des grandes taches, à la gouache liquide ou au pastel gras, non au pinceau mais directement avec la main. Là, pas d'intermédiaire entre le corps et le cuivre : ce peut être des empreintes digitales, comme dans *Champ de peau*, ou des grands mouvements avec le bras. Un premier jet comme un brouillon, avec lequel bien souvent le résultat final n'aura plus rien à voir. L'enjeu de

5. Régine Detambel, *La Ligne après*, Christian Bourgois Éditeur, 1998.

6. *Mysticis Umbraculis*, poème de Mallarmé et trois gravures au burin, éd. Sergent-Fulbert 1999 ; *Petit Nord*, texte de Alexis Gloaguen, éd. Citadel Road, 2006 ; *Transhumance des tombes*, poèmes de Claude Pujade-Renaud, éd. Circa 1924, 2008.

cette étape étant de transcrire une ambiance, se rapprocher d'une émotion éprouvée. « Il faut que je ressente quelque-chose... si je ne sens rien, j'efface et je recommence. » Ce travail préparatoire d'au moins une journée se déroule en musique – des morceaux en phase avec ses états d'âme, de Steve Reich, Philipp Glass ou Arvo Pärt dont le *Cantus in memoriam Benjamin Britten* ont accompagné la naissance des *Fleurs de l'âge*, œuvre primée à la biennale de Saint-Maur en 2009⁷.

Puis, quand il lui semble « tenir quelque chose », vient le moment de graver sur les empreintes réalisées. L'artiste entre alors dans une sorte de méditation où tout le corps et l'esprit sont mobilisés et où le temps des horloges n'a plus cours. Changement d'échelle : elle est au plus près du cuivre, dans l'infiniment petit. « C'est très physique, ça vient de l'épaule, il faut avoir un œil de lynx, on est sur le fil tout le temps. » Plus question de dérive musicale, mais des mots en fond sonore – de préférence France-Culture – qui l'aident à se focaliser sur son travail, à la fois complètement attentive et ailleurs, « dans un état suspendu ». La difficulté étant de rester fidèle à la sensation de départ, de se laisser porter pour parvenir à la transposer sur le cuivre, à l'organiser, bref à trouver son langage. Peu à peu, le puzzle se construit, la vision prend forme, l'important pour elle étant que les traits soient « perméables à la vie »⁸.

Autre composante singulière de son art poétique de l'estampe : Catherine Gillet ne passe à l'impression qu'une fois gravées toutes les images d'une série. Née du hasard –travaillant à sa suite de dix gravures *Champ de peau*, elle dut en différer le tirage par manque de temps – cette vision retardée fait maintenant partie intégrante de sa méthode. En effet, lorsqu'elle a commencé à imprimer la première estampe de la série, le choc a été grand, « il s'était écoulé dix mois, je ne m'en souvenais plus ». Cet élément a été théorisé, comme toujours avec cette artiste qui allie l'expérimentation et la réflexion.

Ne pas chercher à voir tout de suite – elle parle de « travail à l'aveugle » – lui permet de rester plus proche de son projet initial, de laisser son travail se déployer dans le temps « comme si on déroulait la vie devant soi », d'aller plus loin dans la création et l'introspection. À la différence du dessin où elle voit immédiatement ce qu'elle met en scène, la gravure est pour elle la recherche d'un espace caché, et « il doit se passer quelque chose que je ne peux pas deviner ».

Enfin, elle apporte un très grand soin à ses tirages, choisissant ses papiers, le plus souvent du Hahnemühle blanc antique, et les couleurs de ses encres, bleus, rouges ou bistre qu'elle mélange au noir – la recette de l'alliage convenant le mieux à telle ou telle estampe sera notée systématiquement et très précisément sur des petits cahiers. Elle travaille à main nue, ayant besoin de sentir l'encre pénétrer dans les tailles.

Car ici, des premières taches sur le cuivre jusqu'au papier passé sous la presse, tout est affaire de sensation. Des sensations à la fois légères et profondes, impalpables et bien présentes, éphémères et insistantes qui, fouillées, organisées et sublimées par le tranchant du burin, prennent forme et vie pour éclater en mille traits, mille nuances, sur le blanc du papier, comme autant de fragments reconstitués d'un monde indicible.

Les œuvres de Catherine Gillet sont visibles à la galerie L'échiquier (16 rue de l'Échiquier, 75010 Paris) qui lui a consacré deux expositions personnelles en 2014 et 2016.

Du 3 septembre au 8 octobre 2016, exposition personnelle à la bibliothèque de la Salita di Frati, Lugano, Suisse, et édition d'une estampe par l'AAAC (Associazione Amici dell'Atelier Calcografico).

7. *Fleurs de l'âge*, suite de 3 gravures au burin, 30 exemplaires. *Fleurs de l'âge* (3), Prix spécial du Maire, Biennale de Saint-Maur 2009.

8. « Je tisse quelque chose, je ne sais pas trop ce que c'est, mes images sont perméables à ce que l'on vit », entretien avec Catherine Gillet le 13 avril 2016.